

Jean-Henri Fabre, grand précurseur de l'éthologie

JEAN-PIERRE JAUBERT

Il a un siècle disparaissait Jean-Henri Fabre. L'entomologie lui doit trop pour que cette date soit oubliée des pages d'*oreina*. Nous avons donc tenu à honorer sa mémoire. Jean-Pierre Jaubert, entomologiste et historien, retrace pour nous les diverses étapes de la vie si riche de celui qui a été, en même temps qu'un grand pédagogue, le précurseur de l'éthologie et de l'écophysiologie.

1823

21 décembre, c'est à Saint-Léons, petite commune de l'Aveyron dans le Rouergue, à une vingtaine de kilomètres de Millau, que Jean-Henri Casimir Fabre naît. Ses parents sont Antoine Fabre et Victoire Salgues. Deux ans après naît son frère Frédéric.

Au couchant, mon village croule en cascade de jardinets où mûrissent la prune et la pomme. De petits murs ventrus, noircis par la lèpre des lichens et des mousses, soutiennent les terres étagées. Au bas de la pente est le ruisseau. (10^e série, chapitre XIX).

1829

Sa petite enfance, il la passe chez ses grands-parents paternels dans la ferme du Malaval, hameau situé à quelques kilomètres de Vézins-de-Lévézou.

La maison, isolée parmi les genêts et les bruyères,

sans voisin aucun bien loin à la ronde, de temps en temps visitée des loups, était pour eux l'orbe du monde.

[...] Dans cette sauvage solitude, les bas-fonds tourbeux, à fondrières tremblantes, d'où suintaient des eaux irisées, fournissaient herbages dru aux vaches, principale richesse. (6^e série, chapitre III).

C'est là qu'il découvre la nature.

Là, dans la solitude, au milieu des oies, des veaux et des moutons,

s'éveillèrent mes premières lueurs intellectuelles. [...]

Un jour, les mains derrière le dos, me voilà, marmot pensif, tourné vers le soleil. L'éblouissante splendeur me fascine. Je suis la phalène attirée par la clarté de la lampe. Est-ce avec la bouche, est-ce avec les yeux que je jouis de la radieuse gloire ? Telle est la question de ma curiosité scientifique naissante. Lecteur, ne souriez pas : le futur observateur déjà s'exerce, expérimente [...]. L'œil toujours en éveil sur la bête et sur la plante, ainsi s'exerçait tout seul, sans y prendre garde, le futur observateur, marmouset de six ans. Il allait à la fleur, il allait à l'insecte comme la Piéride va au chou et la Vannesse au chardon. (6^e série, chapitre III).

1830

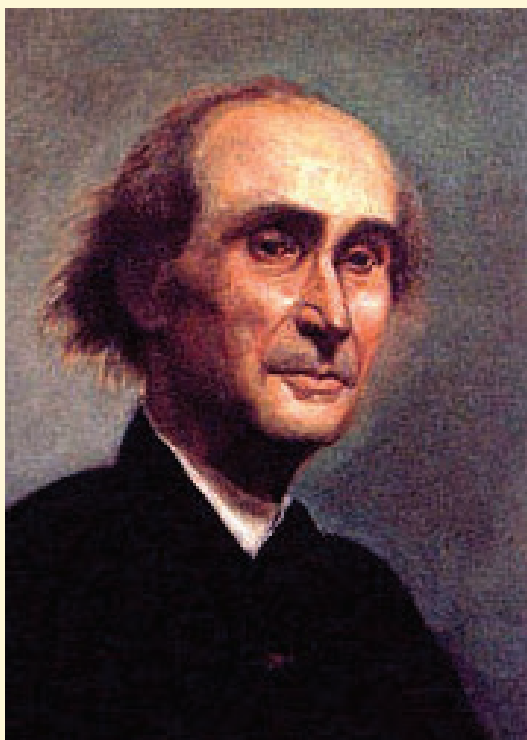
A 7 ans, Jean-Henri retourne au village de Saint-Léons.

Me voici de retour au village, à la maison paternelle. Avec les sept ans, l'heure est venue d'aller à l'école. Je ne pouvais rencontrer mieux ; le maître est mon parrain. Comment appellerai-je la salle où je devais faire connaissance avec l'alphabet ? Le terme juste ne se



La maison natale de Jean-Henri Fabre à Saint-Léons (Aveyron). © D.R.

Portrait anonyme de Jean-Henri Fabre à 30 ans. © D.R.



trouverait pas, car la pièce servait à tout. C'était à la fois école, cuisine, chambre à coucher, réfectoire, et par moments poulailler, porcherie. On ne songeait guère en ce temps-là aux palais scolaires ; un misérable refuge suffisait. [...]

Après tout, notre maître était un excellent homme à qui, pour bien mener l'école, il ne manquait qu'une chose, le temps. Il nous consacrait le peu de loisir que lui laissaient ses nombreuses fonctions. Et d'abord il gérait les biens d'un propriétaire étranger au village, n'apparaissant que de loin en loin. Il avait sous sa surveillance un vieux château à quatre tours, devenues colombiers ; il présidait à la rentrée des foins, à l'abattage des noix, à la cueillette des pommes, à la moisson des avoines. Pendant la belle saison, nous lui venions en aide. Notre maître était barbier [...] sonneur de cloches [...] chantré au lutrin. [...] Notre maître remontait et réglait l'horloge du village. C'était sa fonction d'honneur. (6^e série, chapitre IV).

1833

Sa famille s'installe à Rodez où ses parents tiennent un café.

J'ai dix ans et je suis au collège de Rodez. Mes fonctions de clerc dans la chapelle de l'établissement universitaire me valent la gratuité de l'externat. [...] Néanmoins, j'étais bien vu, car, en classe, je faisais bonne figure pour le thème et la

version. [...] En ce milieu latinisant et grécisant, [...] je ne manquais guère, le dimanche et le jeudi, d'aller m'informer si la primevère, le jaune coucou, faisait son apparition dans les prés ; si la linotte couvait sur les genévriers ; si le hanneton tombait dru des peupliers secoués. Ainsi, toujours plus vif, s'entretenait le feu sacré. (6^e série, chapitre IV).
 Au collège royal de cette ville, Jean-Henri fit de rapides progrès. C'est là qu'il découvre *Les Métamorphoses* d'Ovide et *Les Bucoliques* de Virgile.

1837

A 14 ans, nouveau départ de la famille pour Aurillac, puis Toulouse où il termine sa cinquième au collège de l'Esquile. Mais les études sont à nouveau interrompues par un nouvel exode de la famille à Montpellier. Là, Jean-Henri est tenté par des études de médecine mais il doit y renoncer.
Puis brusquement adieu les études, adieu Tityre et Ménalque. La malchance s'abat sur nous, implacable. Le pain menace de manquer à la maison. Et maintenant, petit, à la grâce de Dieu ; traînes tes grègues un peu partout, et gagne comme tu le pourras tes deux sous de pommes de terre frites. La vie va devenir géhenne abominable. Passons vite. (6^e série, chapitre IV).

Pour vivre, il est obligé avec son frère d'exercer divers métiers. Il est tour à tour manoeuvre pour l'établissement de la ligne de chemin de fer de Beaucaire ou vendeur de citrons à la foire ou aux halles de cette ville.

Dans ce lamentable désarroi, l'amour de l'insecte devait sombrer. Nullement. (6^e série, chapitre IV).

1840

C'est dans ces difficiles conditions qu'il passe un concours pour l'obtention d'une bourse à l'école normale d'Avignon. Il en sort premier et est admis à l'École normale pour un cycle d'études de trois ans.

La bonne fortune, qui n'abandonne jamais les vaillants, m'amène à l'école normale primaire de Vaucluse, où je trouve pâtée assurée : châtaignes sèches et pois chiches. (6^e série, chapitre IV).

Apprendre sous la direction d'un maître m'a été refusé. J'aurais tort de m'en plaindre. L'étude solitaire a sa valeur ; elle ne vous coule pas dans un moule officiel, elle vous laisse votre pleine originalité. Le fruit sauvage, s'il arrive à maturité, a une autre saveur que le produit de serre chaude ; il laisse aux lèvres qui savent l'apprécier un mélange d'amertume et de douceur dont le mérite s'accroît par le contraste. (9^e série, chapitre XIII).

Sur l'enseignement à l'École normale, Jean-Henri Fabre se montre critique.

En mon école normale primaire, l'enseignement scientifique était des plus modestes ; l'arithmétique et quelques bribes de géométrie en formaient l'essentiel. De physique, à peu près rien. On nous enseignait sommairement quelques traits de la météorologie, la lune rousse, la gelée blanche, la rosée, la neige, le vent ; et, quelque peu dégrossis sur ces points de la physique rurale, nous étions censés en savoir assez long pour causer pluie et beau temps avec le paysan. D'histoire naturelle,

absolument pas. Jamais il n'était question de la plante, cette gracieuse diversion à des promenades sans but ; jamais de l'insecte, si intéressant par ses mœurs ; jamais de la pierre, si instructive avec ses archives de fossiles. Ce coup d'œil ravissant aux fenêtres du monde nous était refusé. La grammaire étranglait la vie. De chimie, nulle mention non plus, cela va de soi. [...] (10^e série, chapitre XXI).

Il évoque ces moments d'étude.

Tandis qu'autour de moi s'épluche une dictée, à grands renforts de dictionnaire, j'examine, dans le mystère de mon bureau, le fruit du laurier-rose, la coque du mufler, le dard de la guêpe, l'élytre du carabe. Avec cet avant-goût des sciences naturelles, glané vaille que vaille, à la dérochée, je sortis de l'école plus passionné que jamais d'insectes et de fleurs. (6^e série, chapitre IV).

1842

Au cours de la deuxième année, il est déclaré élève de médiocre intelligence. Piqué au vif, pendant le deuxième semestre, il achève le cycle complet de formation et obtient en deux ans son brevet supérieur.

En avance d'une étape sur les études réglementaires, je venais d'obtenir mon brevet supérieur. J'étais libre. Quelques semaines restaient encore

avant la clôture. Irai-je les passer au dehors, dans l'ivresse des dix-huit ans ? Non, je les passerai à l'école qui, deux années durant, m'a valu niche paisible et pâtée assurée. J'y attendrai qu'un poste me soit désigné.

Disposez de ma bonne volonté à votre guise, faites de moi ce que vous voudrez ; pourvu que je puisse étudier, le reste m'est indifférent. (10^e série, chapitre XXI).

1843

Jean-Henri Fabre devient instituteur à Carpentras. *C'était à mes premiers débuts dans l'enseignement, vers 1843. Sorti depuis quelques mois de l'école normale de Vaucluse, avec mon brevet et les naïfs enthousiasmes de dix-huit ans, j'étais envoyé à Carpentras pour y diriger l'école primaire annexée au collège.*

Singulière école, ma foi, malgré son titre pompeux de supérieure. Une sorte de vaste cave, transpirant l'humidité qu'entretenait une fontaine adossée au dehors dans la rue. Pour jour, la porte ouverte au dehors lorsque la saison le permettait, et une étroite fenêtre de prison, avec barreaux de fer et petits losanges de verre enchâssés dans un réseau de plomb. Tout autour, pour sièges, une planche scellée dans le mur ; au milieu, une chaise veuve de sa paille, un tableau noir et un bâton de craie. (1^{re} série, chapitre XX).

La chenille du chou

Parmi plus d'un millier de pages et des dizaines d'espèces dont les mœurs sont étudiées et décrites, nous avons choisi cet extrait qui illustre à la fois la démarche, le style, le sens de la pédagogie et aussi l'humour de Jean-Henri Fabre.

“ [...] Les petites chenilles sont alors au niveau de la feuille qui va désormais les nourrir. Elles sont d'un jaune orangé pâle, avec hérissément de cils blancs clairsemés. La tête, d'un noir luisant, est remarquable de vigueur ; elle trahit déjà les gloutonnes de l'avenir. L'animalcule mesure à peine deux millimètres de longueur.

Aussitôt au contact avec le pâturage, feuille verte du chou, le troupeau commence le travail de stabilité. Un peu de ci, un peu de là, dans son étroit voisinage, chaque ver émet de sa filière de brèves amarres, si subtiles qu'une loupe attentive est nécessaire pour les entrevoir. Cela suffit à l'équilibre du chétif, presque impondérable.

Alors commence la réfection végétale. La longueur du verisseau promptement s'amplifie et passe de deux à quatre millimètres. Bientôt s'effectue une mue qui modifie le costume ; sur un fond jaune pâle, la peau se tigre de nombreuses ponctuations noires entremêlées de cils blancs. Trois ou quatre jours de repos sont nécessaires aux fatigues de l'excoriation. Cela fait, débute la fringale qui doit faire du chou une ruine en quelques semaines.

Quel appétit ! Quel estomac en travail continu de nuit comme de jour ! C'est une officine dévorante, où les aliments ne font que passer, aussitôt transmutés. Je sers à mon troupeau sous cloche un paquet de feuilles

choisies parmi les plus simples ; une paire d'heures après, rien n'en reste que les grosses côtes et encore celles-ci sont-elles attaquées si le renouvellement des vivres tarde un peu. De ce train-là, un chou quintal débité feuille par feuille ne suffirait une semaine à ma ménagerie.

Aussi quand elle pullule, la gloutonne bête est-elle un fléau. Comment en préserver nos jardins ? Au temps de Pline, le grand naturaliste latin, on dressait un pal au milieu du carré de choux à protéger, et sur ce pal on disposait un crâne de cheval blanchi au soleil ; un crâne de jument convenait mieux encore. Pareil épouvantail était censé tenir au large la dévorante engeance.

Ma confiance est très médiocre en ce préservatif ; si je le mentionne, c'est qu'il me rappelle une pratique usitée de notre temps, du moins dans mon voisinage. Rien n'est vivace comme l'absurde. La tradition a conservé, en le simplifiant, l'antique appareil protecteur dont parle Pline. Au crâne de cheval on a substitué la coquille d'un œuf dont on coiffe une baguette dressée parmi les choux. C'est d'installation plus facile ; c'est aussi d'efficacité équivalente, c'est-à-dire que cela n'aboutit absolument à rien...”

"La chenille du chou", extrait des *Souvenirs entomologiques* (11^e série, débutée après 1909 et non terminée).

1844

Tout en enseignant, il poursuit ses études. En 1844, il obtient le baccalauréat de lettres et le 3 octobre, il se marie avec Marie Villard, une institutrice. Quant à ses parents, ils se sont installés sur la place d'Armes de Pierrelatte où ils tiennent un café.

1846-1848

En 1846, il acquiert le baccalauréat de sciences mathématiques et, en 1847, la licence ès sciences mathématiques. En 1848, il devient licencié en physique. La même année, le premier enfant du couple, une fille, meurt à 6 mois. En 1848, naît un petit garçon qui meurt aussi en bas âge.

1849

Le 22 janvier, il est nommé professeur de physique au lycée d' Ajaccio. C'est lors de son séjour en Corse que naît Antonia.

Bref, on m'envoie enseigner la physique et la chimie au collège d' Ajaccio. Cette fois la tentation est trop forte. La mer pleine de merveilles, la plage où le flot jette de si beaux coquillages, les maquis à myrtes, arbousiers et lentisques, tout ce paradis de superbe nature lutte avec trop d'avantages contre le cosinus. Je succombe. (6^e série, chapitre IV).

C'est en Corse qu'il rencontre le botaniste Requien.

Sur ces entrefaites, vint à Ajaccio un botaniste avignonnais de grande réputation, Requien [...] En mes heures de liberté, je l'accompagnais dans ses courses botaniques, et jamais le maître n'eut disciple plus attentif. [...] En botanique, je dois beaucoup à Requien. Si la mort lui en eût laissé le temps, je lui devrais sans doute bien davantage, car c'était un cœur généreux, largement ouvert aux tribulations des novices. (6^e série, chapitre IV).

Puis il fait la rencontre du professeur Moquin-Tandon.

L'an d'après, je connus Moquin-Tandon, avec lequel, grâce à Requien, j'avais déjà échangé quelques lettres botaniques. L'illustre professeur de Toulouse venait étudier sur les lieux de la flore qu'il se proposait de décrire d'après les herbiers. [...] Avec Moquin-Tandon se faisaient jour en moi de nouvelles perspectives. Ce n'était plus ici le nomenclateur à mémoire infailible, mais le naturaliste aux larges idées ; le philosophe, qui monte des petits détails aux grands aperçus ; le littérateur, le poète qui sait, sur la vérité nue, jeter le magique manteau de la parole imagée. Jamais plus je n'assisterai à pareille fête intellectuelle. « Laissez là vos mathématiques, me disait-il ; personne ne prendra intérêt à vos formules. Venez à la bête, à la plante ; et si vous avez, comme il me le semble, quelque ardeur dans les veines, vous trouverez qui vous écouteront. » (6^e série, chapitre IV).

Mais Jean-Henri Fabre est victime du paludisme et souhaite revenir sur le continent pour y acquérir de nouveaux diplômes.

1853

Au mois de janvier 1853, Fabre est nommé

au lycée d'Avignon comme professeur de physique et de chimie. En mai 1853, naît sa fille Aglaé-Emilie.

1854

En 1854, il obtient à Toulouse la licence ès sciences naturelles.

1855

En 1855, il soutient à Paris, devant un jury composé du médecin et ornithologue Alphonse Milne-Edwards, du zoologiste Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire et du botaniste Jean-Baptiste Payer, une thèse de doctorat d'État. La partie consacrée à la zoologie a pour titre : *Recherches sur l'anatomie des organes reproducteurs et sur le développement des myriapodes*. Cette partie est complétée par un travail sur la biologie des orchidées.

Cette année là, avec la naissance de Claire, Fabre a alors trois enfants.

1857

Parution : *Note sur le mode de reproduction des truffes*, Imprimerie Jacquet, Avignon.

1860

Parution : *Mémoire sur la recherche des corps étrangers introduits frauduleusement dans la garance en poudre et dans ses dérivés*, Imprimerie A. Chaillot, Avignon.

1861

Naissance de son fils Jules.

1862

Parution : *Leçons élémentaires de Chimie agricole, pouvant servir de livre de lecture courante dans les écoles primaires*, Hachette, Paris

1863

Naissance de son fils François-Émile.

1865

Louis Pasteur vient en personne le consulter car les magnaneries périlclitaient, les vers à soie étant décimés par un champignon, la pébrine.

La tournée de Pasteur dans la région avignonnaise avait pour objet la sériciculture. Depuis quelques années, les magnaneries étaient en désarroi, ravagées par des fléaux inconnus. Les vers, sans motifs appréciables, tombaient en déliquescence putride, se durcissaient en pralines de plâtre.

Le paysan atterré voyait disparaître une de ses principales récoltes ; après bien des soins et des frais, il fallait jeter les chambrées au fumier.

[...]

« Je désirerais voir des cocons, fait mon visiteur ; je n'en ai jamais vu, je ne les connais que de nom. Pourriez-vous m'en procurer ? » [...]

En quatre pas, je cours chez le voisin, où je me



Dans son cabinet de travail. © Muséums d'Histoire naturelle PACA.

bouffe les poches de cocons. A mon retour, je les présente au savant. Il en prend un, le tourne, le retourne entre les doigts ; curieusement il l'examine comme nous le ferions d'un objet singulier venu de l'autre bout du monde. Il l'agite devant l'oreille.[...]

« Cela sonne, dit-il tout surpris, il y a quelque chose là-dedans ?

— Mais oui.

— Et quoi donc ?

— La chrysalide.

— Comment, la chrysalide ?

— Je veux dire l'espèce de momie en laquelle se change la chenille avant de devenir papillon.

— Et dans tout cocon il y a une de ces choses-là ?

— Évidemment, c'est pour la sauvegarde de la chrysalide que la chenille a filé.

— Ah ! »

Et, sans plus, les cocons passèrent dans la poche du savant, qui devait s'instruire à loisir de cette grande nouveauté, la chrysalide.[...] Pour la première fois, il vient de voir un cocon et d'apprendre que dans ce cocon il y a quelque chose, ébauche du papillon futur ; il ignore ce que sait le moindre écolier de nos campagnes méridionales, et ce novice, dont les naïves demandes me surprennent tant, va révolutionner l'hygiène des magnaneries ; il révolutionnera de même la médecine et l'hygiène générale. (9^e série, chapitre XXII).

1866

Fabre est nommé conservateur du musée Requien en Avignon. C'est là qu'il dispense des cours publics de chimie. En 1866, il reçoit le prix Thore, décerné par l'Académie des sciences, d'une valeur de 3000 francs. Il est fait officier de l'Instruction publique.

1867

Victor Duruy, devenu ministre de l'Instruction publique, rend visite à Fabre. Ce dernier le convoque à Paris.

Je lis ma nomination dans la Légion d'honneur. Stupide de surprise, je balbutie je ne sais quoi pour remercier.

« Venez-ici, fait-il, que je vous donne l'accolade. Je serai votre parrain. Se passant en secret entre nous deux, la cérémonie ne vous agréera que mieux. Je vous connais. »

Il m'épingle le ruban rouge, il m'embrasse sur

les deux joues, il fait télégraphier à ma famille le glorieux événement. *Quelle matinée, en tête-à-tête avec cet excellent homme !* (10^e série, chapitre XXII).

Victor Duruy le présente à l'empereur Napoléon III. *C'est un homme comme les autres, rondelet, à grosses moustaches, à paupières demi-closes, qui semblent toujours sommeiller. Il va de l'un à l'autre, cause un moment, avec chacun. [...] Mon tour venu, il me questionne sur l'hypermétamorphose des Méloïdes, mon dernier travail en entomologie. Je répons, m'égarant un peu dans le protocole, mélangeant le vulgaire monsieur avec le sire, terme dont l'usage m'est si nouveau.* (10^e série, chapitre XXII).

Parutions : *Histoire de la bûche ; récits sur la vie des plantes*, Garnier Frères, Paris ; *Notions préliminaires de chimie*, Delagrave, Paris ; *Notions préliminaires de physique, 1^{re} année*, Delagrave, Paris.

1869

Victor Duruy souhaite démocratiser l'enseignement par des conférences, rendre accessible à tous

les publics et en particulier aux jeunes filles, dont la formation est essentiellement assurée par des religieuses. En 1869, il confie à Fabre ces cours du soir qui connaissent un succès considérable.

Bien volontiers je prêtai mon humble concours à cette œuvre de lumière. Je fus chargé de l'enseignement des sciences physiques et naturelles. J'avais la foi et ne plaignais pas la peine ; aussi rarement me suis-je trouvé devant un auditoire plus attentif, mieux captivé. Les jours de leçon, c'était fête, les jours de botanique surtout, alors que la table disparaissait sous les richesses des serres voisines. (2^e série, chapitre VIII).

Parution : *Le livre d'histoires, récits scientifiques de l'oncle Paul à ses neveux. Lectures courantes pour toutes les écoles*, Delagrave, Paris.

1870

La démocratisation de l'enseignement pour les jeunes filles est mal ressentie par les cléricaux. *C'en était trop. Et voyez, en effet, combien noir était mon crime : j'enseignais à ces jeunes personnes ce que sont l'air et l'eau, d'où proviennent l'éclair, le tonnerre, la foudre ; par quel artifice la pensée se transmet à travers les continents et les mers au moyen d'un fil de métal ; pourquoi*

le foyer brûle et pourquoi nous respirons ; comment germe une graine et comment s'épanouit une fleur, toutes choses éminemment abominables aux yeux de certains, dont la flasque paupière cligne devant le jour. Il fallait au plus vite éteindre la petite lampe, il fallait se débarrasser de l'importun qui s'efforçait de la maintenir allumée. (2^e série, chapitre VIII).

Ainsi Fabre est-il obligé de quitter Avignon pour Orange en 1870 et démissionne de son poste de professeur au lycée d'Avignon.

Le philosophe et économiste Stuart Mill, membre de la chambre des communes en Angleterre, l'aide dans ce moment difficile en lui prêtant 3000 francs.

Parutions : *Nouvelle arithmétique, à l'usage de tous les établissements de l'instruction publique, avec 1 800 exercices et problèmes variés et gradués*, Delagrave, Paris ; *Chimie organique* par F. Malagui et J.-H. Fabre, Delagrave, Paris ; *Physique élémentaire*, Delagrave, Paris.

1871

Sa vie de pédagogue, il va maintenant la vivre, à 48 ans, grâce aux ouvrages d'enseignement que fait paraître l'éditeur Charles Delagrave.

1872

Parutions : *Algèbre et trigonométrie, à l'usage de tous les établissements d'instruction publique, avec 400 problèmes gradués et variés*, Delagrave, Paris ; *Lectures scientifiques. Zoologie ; Arithmétique élémentaire* Delagrave, Paris ; *Astronomie élémentaire*, Delagrave, Paris.

1873

Parutions : *Lectures scientifiques. Botanique ; Chimie, à l'usage de tous les établissements d'instruction publique*, Delagrave, Paris ; *Éléments de géométrie, à l'usage de tous les établissements d'instruction publique, avec 500 problèmes variés et gradués*, Delagrave, Paris.

1874

Parutions : *Aurore, cents récits sur des sujets variés, lectures courantes à l'usage des écoles*, Delagrave, Paris ; *Botanique*, Delagrave, Paris ; *Éléments de physique à l'usage de tous les établissements d'instruction publique*, Delagrave, Paris.

1875

Fabre accepte la direction de la station agronomique d'Avignon d'où il entrevoit de passionnantes recherches mais en démissionne en 1876.

Parutions : *L'Industrie, simples récits de l'oncle Paul sur l'origine, l'histoire et la fabrication des principales choses d'un emploi général dans les usages de la vie. Lectures courantes à l'usage de toutes les écoles*, Delagrave, Paris ; *Les Serviteurs ; Le Ménage, causeries d'Aurore avec ses nièces sur l'économie domestique. Lectures courantes à l'usage des écoles de filles*, Delagrave, Paris.

1876

Parutions : *La plante : leçons à mon fils sur la*

Le Minime à bande

Autre extrait de texte choisi : celui relatif aux recherches de J.-H. Fabre sur l'attraction des mâles de *Lasiocampa quercus* L. (le Minime à bandes jaunes) par une femelle vierge.

“ [...] L'imprévu, le hasard nous vaut parfois de ces surprises qui nous lancent dans la voie du vrai, inutilement recherchée jusqu'alors.

Un après-midi, m'informant si la vue a quelque rôle dans les recherches, une fois les papillons entrés dans l'appartement, je loge la femelle dans une cloche en verre et lui donne pour appui un menu rameau de chêne à feuilles desséchées. L'appareil est disposé sur une table, en face de la fenêtre ouverte. En entrant, les accourus ne peuvent manquer de voir la prisonnière, placée qu'elle est sur leur passage. La terrine avec couche de sable, où la femelle a passé la nuit précédente et la matinée sous le couvert d'une cloche en toile métallique, m'embarrasse. Je la dépose, sans préméditation aucune, à l'autre bout de la salle, sur le parquet, en un coin où ne pénètre qu'un demi-jour. Une dizaine de pas la séparent de la fenêtre.

Ce qui advient de ces préparatifs me bouleverse les idées. Des arrivants, nul ne s'arrête à la cloche de verre où la femelle est en évidence, dans le plein jour. Ils passent indifférents. Pas un coup d'œil, pas une information. Ils volent tous là-bas, à l'autre bout de la pièce, dans le recoin obscur où j'ai entreposé la terrine et la cloche.

Ils prennent pied sur le dôme en treillis, longtemps l'explorent, battant des ailes et se gourmant un peu. Tout l'après-midi, jusqu'au déclin du soleil, c'est, autour du dôme désert, la sarabande que susciterait la réelle présence de la femelle. Enfin, ils partent, non tous. Il

ya des obstinés qui ne veulent s'en aller, cloués là par une attraction magique.

Étrange résultat vraiment : mes papillons accourent où il n'y a rien, y stationnent, non dissuadés par les avis répétés de la vue ; ils passent sans le moindre arrêt à côté de la cloche en verre où la femelle ne peut manquer d'être aperçue par l'un ou l'autre des allants et des venants. Affolés par un leurre, ils n'accordent attention au réel.

De quoi sont-ils dupes ? Toute la nuit précédente et toute la matinée, la femelle a séjourné sous la cloche en toile métallique, tantôt appendue au treillis, tantôt reposant sur le sable de la terrine. Ce qu'elle a touché, surtout de son gros ventre, apparemment s'est imprégné, à la suite d'un long contact, de certaines émanations. Voilà son appât, son philtre amoureux ; voilà ce qui révolutionne le monde des Minimes. Le sable quelque temps le garde et en diffuse les effluves à la ronde.

C'est donc l'odorat qui guide les papillons, les avertit à distance. Subjugués par l'olfaction, ils ne tiennent compte des renseignements de la vue ; ils passent outre devant la prison de verre où la belle est maintenant captive ; ils vont au treillis, au sable où se sont épanchées les burettes magiques ; ils accourent au désert où plus rien ne reste de la magicienne que le témoignage odorant de son séjour. [...]”

Extrait des *Souvenirs entomologiques* (7^e série).



Portrait de Jean-Henri Fabre. © D.R.

botanique, Delagrave, Paris ; Géographie, Delagrave, Paris.

1877

Le 14 septembre, son fils Jules meurt à l'âge de 16 ans. Fabre dédia la seconde série des *Souvenirs entomologiques* à ce fils : *Cher enfant, mon collaborateur si passionné pour l'insecte, mon aide si perspicace pour la plante, à ton intention j'avais commencé ce travail ; en ton souvenir je l'ai poursuivi, et je le poursuivrai dans l'amertume de mon deuil. Ah ! que la mort est odieuse quand elle fauche la fleur dans tout l'éclat de l'épanouissement !*

Parution : *Notions d'histoire naturelle : physiologie, zoologie, botanique, géologie*, Delagrave Paris.

1878

Au début de l'hiver, Fabre est pris d'une pneumonie qui faillit l'emporter.

Parution : *La lecture*, Delagrave, Paris.

1879

En mars, en bordure d'un chemin à la sortie du village de Sérignan-du-Comtat, à 8 km d'Orange, Fabre acquiert une maison entourée d'un terrain. *C'est là ce que je désirais, hoc erat in votis : un coin de terre, oh, pas bien grand, mais enclos et soustrait aux inconvénients de la voie publique ; un coin de terre abandonné, stérile, brûlé par le soleil, favorable aux chardons et aux hyménoptères. Là, sans crainte d'être troublé par les passants, je pourrais interroger l'Ammophile et le Sphex, me livrer à ce difficile colloque dont la demande et la réponse ont pour langage l'expérimentation ; là, sans expéditions lointaines qui dévorent le temps, sans courses pénibles qui énervent l'attention, je pourrais combiner mes plans d'attaque, dresser mes embûches et en*

suivre les effets chaque jour, à toute heure. Hoc erat in votis : oui, c'était là mon vœu, mon rêve, toujours caressé, toujours fuyant dans la nébulosité de l'avenir. [...]

*J'ai à parler du coin de terre tant caressé dans mes projets pour devenir un laboratoire d'entomologie vivante, coin de terre que j'ai fini par obtenir dans la solitude d'un petit village. C'est un **harmas**. On désigne sous ce nom, dans le pays, une étendue inculte, caillouteuse, abandonnée à la végétation du thym. [...]*

Tel est, ou plutôt tel était lorsque j'en pris possession, le délicieux Eden où je compte vivre désormais en tête-à-tête avec l'insecte. [...] J'ai dit Eden, et au point de vue qui m'occupe l'expression n'est pas déplacée. Ce terrain maudit, dont nul n'eût voulu pour y confier une pincée de graines de navet, se trouve un paradis terrestre pour Hyménoptères. Sa puissante végétation de chardons et de centaurees me les attire tous à la ronde. Jamais, en mes chasses entomologiques, je n'avais vu réunie en un seul point pareille population ; tous les corps de métier s'y donnent rendez-vous. Il y a là des chasseurs en tout genre de gibier, des bâtisseurs en pisé, des ourdisseurs en cotonnades, des assembleurs de pièces taillées dans une feuille ou les pétales d'une fleur, des constructeurs en cartonage, des plâtriers gâchant l'argile, des charpentiers forant le bois, des mineurs creusant des galeries sous terre, des ouvriers travaillant la baudruche ; que sais-je enfin ? [...]

Quel est celui-ci ? C'est un Anthidie [...] Et ces autres, si ardents au butin ? Ce sont des Mégachiles. [...] Et ceux-ci, habillés de velours noir ? Ce sont des Chalicodomes. [...] Ceux-ci encore, qui bourdonnent bruyamment avec un essor brusque ? Ce sont les Anthophores. [...] Voici maintenant les Osmies [...], les Macroceres et les Euceres, [...] les Dasytodes, [...] les Andrénes, [...], les Halictes. [...]

En attendant que la mode change, j'ouvre le laboratoire de l'harmas à l'entomologie vivante, et ce laboratoire ne coûtera pas un centime à la bourse des contribuables. (2^e série, chapitre I).

Dans son cabinet de travail, Fabre réunira, herbiers, fossiles, coquillages, documents archéologiques, des petits élevages, des loupes, un microscope... En hiver, c'est là que le naturaliste va se livrer à une abondante correspondance avec des scientifiques en France et à l'étranger, avec des félibres, des amis. L'aile orientale du bâtiment fut constituée en bibliothèque.

Parutions : *Souvenirs entomologiques* : 1^{re} série ; *Le Livre des Champs, entretiens de l'oncle Paul avec ses neveux, sur les choses de l'agriculture*, Delagrave, Paris.

1880

3 janvier, Fabre écrit à Charles Darwin : *Permettez-moi de vous offrir, comme à un Maître de la Science, un exemplaire de mes Souvenirs entomologiques, traitant expérimentalement de l'Instinct chez les Insectes.*

18 février, Fabre écrit à Charles Darwin : *Votre lettre a été pour moi tout à la fois une source de*

satisfaction et une source de regret. De satisfaction, car elle m'a appris qu'au milieu de l'obscurité où m'avait plongé le texte erroné dont je disposais, la rigueur de la logique et la précision de l'expérience m'avait néanmoins conduit juste au héros du petit drame observé par le savant Erasme Darwin.

De regret, car elle m'a montré en quelle erreur j'étais en suivant l'auteur que je cite, l'entomologiste Lacordaire, qui a désigné par le mot Sphex, la Guêpe réellement observée. La faute remonte plus haut que votre humble serviteur, aussi j'espère que vous voudrez bien excuser mon inadvertance. [...] Mon impartialité pour l'homme est encore plus vive que pour l'insecte, je ne négligerais donc rien, soyez-en persuadé pour réparer l'erreur commise.

Parutions : *Les Petites filles, premier livre de lecture à l'usage des écoles primaires*, Delagrave, Paris ; *Cours de mécanique*, Delagrave, Paris ; *Simple notions sur la chimie*, Delagrave, Paris.

1881

21 janvier, Charles Darwin écrit à Fabre : *Vos résultats m'apparaissent de haute importance, pour ce qui est d'élargir les moyens présumés, par lesquels les animaux pourraient peut-être reconnaître leur direction.*

Jean-Henri Fabre précise cette remarque de Darwin dans son chapitre *Nouvelles recherches sur les Chalicodomes* : *Un trait, entre tous, avait frappé le savant anglais dans la lecture du premier volume de mes Souvenirs entomologiques : c'est la faculté que possèdent les Chalicodomes de savoir retrouver leur nid après avoir été dépayés à de grandes distances. Qu'ont-ils pour boussole dans ce voyage de retour, quel sens les guide ?*

Parutions : *La Chimie de l'oncle Paul ; Notions élémentaires de physique à l'usage de l'enseignement primaire et des classes élémentaires*, Delagrave, Paris ; *Les Inventeurs et leurs inventions, histoire élémentaire des principales découvertes dans l'ordre des sciences physiques*, Delagrave, Paris ; *Lectures sur la Botanique*, Delagrave, Paris ; *Les Terrains et les pierres, premiers éléments d'histoire naturelle à l'usage des classes élémentaires et des écoles primaires*, Delagrave, Paris ; *Éléments d'histoire naturelle des animaux. Classe de huitième*, Delagrave, Paris ; *Premiers éléments des sciences expérimentales. Classe de septième*, Delagrave, Paris.

1882

Charles Darwin décède le 19 avril.

Je rédigeais ma lettre quand m'arriva la poignante nouvelle : l'excellent homme n'était plus ; après avoir sondé la grandiose question des origines, il était aux prises avec l'ultime et ténébreux problème de l'au-delà. Je renonce donc à la forme épistolaire, contresens devant la tombe de Westminster. Une rédaction impersonnelle, libre d'allures, exposera ce que j'avais à raconter sur un ton plus académique.

Parutions : *Souvenirs entomologiques* : 2^e série ; *Lectures sur la Zoologie*, Delagrave, Paris ; *La*

Science élémentaire, lectures pour toutes les écoles, Delagrave, Paris ; *Eléments d'histoire naturelle, Botanique. Classe de quatrième*, Delagrave, Paris ; *Leçons de choses. Classe préparatoire et classe de huitième*, Delagrave, Paris.

1883

Parutions : *Eléments d'histoire naturelle des terrains et des pierres. Classe de septième*, Delagrave, Paris ; *Eléments usuels des sciences physiques et naturelles à l'usage des écoles primaires, conformément au programme du 27 juillet 1882*, Delagrave, Paris.

1885

Son épouse Marie-Césarine décède.

Parution : *Leçons de choses. Classe préparatoire et classe de huitième*, Delagrave, Paris.

1886

Parutions : *Souvenirs entomologiques : 3^e série ; Eléments d'histoire naturelle, Botanique. Classe de cinquième*, Delagrave, Paris ; *Eléments d'histoire naturelle, Géologie. Classe de quatrième*, Delagrave, Paris.

1887

23 juillet, Fabre épouse sa jeune domestique âgée de 23 ans, Marie-Joséphine Daudel. Il devient membre correspondant de l'Institut.

1888

Naissance de son fils Paul-Henri.

1889

Fabre reçoit le prix Le Petit Dormoy doté de 10 000 francs, un des prix les plus importants de l'Institut.

Parutions : *Histoire naturelle, ouvrage conforme aux programmes officiels pour l'enseignement secondaire (classique et spécial), les écoles normales primaires, les baccalauréats ès lettres et ès science*, Delagrave, Paris ; *Maître Paul, simples récits sur la science. Lectures courantes pour les écoles normales primaires*, Delagrave, Paris.

1890

Naissance de sa fille Pauline.

Parutions : *Premiers éléments de physique*, Delagrave, Paris ; *Sciences naturelles*, Delagrave, Paris ; *Les Auxiliaires, récits de l'oncle Paul sur les animaux utiles à l'agriculture*, Delagrave, Paris.

1891

Décès de sa fille Claire.

Parutions : *Souvenirs entomologiques : 4^e série ; Premiers éléments de chimie*, Delagrave, Paris ; *Premiers éléments d'économie domestique*, Delagrave, Paris ; *Premiers éléments d'hygiène*, Delagrave, Paris ; *Premiers éléments de sciences naturelles. Zoologie, botanique, géologie*, Delagrave, Paris.

1893

Naissance d'Anna.

Parution : *Le Ciel, lectures et leçons pour tous*, Delagrave, Paris.

1896

25 mars, lettre de Fabre à Delacour. *Chacun laboure son sillon. La biologie de l'insecte m'est échue, je ne sais trop comment. J'y suis et j'y reste, n'ayant pas trop le temps de choisir mieux. [...] C'est plus fort que moi : la Bête me mène.*

1897

Parution : *Souvenirs entomologiques : 5^e série.*

1898

Décès de sa fille Antonia.

1899

27 janvier, lettre à son éditeur Charles Delagrave. *Malgré tous mes efforts, me voici plus que jamais anxieux pour l'avenir. [...] Le désespoir commence à me gagner.*

Parution : *Souvenirs entomologiques : 6^e série.*

1900

4 février, lettre à son frère. *Pareil travail dont serait fier un Réaumur me laissera gueux, cela va de soi, mais enfin j'aurai laissé mon grain de sable. [...] J'amasse des idées et je vivote comme je peux.*

Parution : *Souvenirs entomologiques : 7^e série.*

1901

Parutions : *Animaux, végétaux et terrains. 30 tableaux muraux imprimés en couleurs. Notices explicatives et descriptives*, Delagrave, Paris ; *Arithmétique agricole théorique et pratiques à l'usage des écoles primaires, avec 600 exercices ou problèmes relatifs à l'agriculture*, Delagrave, Paris.

1903

18 juin, lettre à son frère. *Je continue, infatigable, mes recherches sur les petites bêtes.*

Parution : *Souvenirs entomologiques : 8^e série.*

1905

Parution : *Souvenirs entomologiques : 9^e série.*

1907

Jean-Henri Fabre se lie d'amitié avec le docteur Legros, député du Loir-et-Cher. Le philosophe Henri Bergson dans le chapitre Nature de l'Instinct de *L'Evolution créatrice* donne plusieurs extraits des *Souvenirs entomologiques* de Fabre.

Parution : *Souvenirs entomologiques : 10^e série.*

1908

En mai, Mistral rend visite à Fabre à Sérignan.

13 juillet, le préfet du Vaucluse, Jules Belleudy, intervient auprès du ministre Gaston Doumergue : *J'apprends par une lettre de Frédéric Mistral que Fabre est aux prises avec le terrible problème*

du pain de chaque jour et qu'il va être contraint de se dessaisir de sa collection de champignons peints à l'aquarelle qui a une valeur scientifique inestimable.

Il me semble qu'on m'enlève un lambeau de la peau, écrit Fabre à ce sujet. Il serait digne du Grand Maître de l'Université d'intervenir pour que ce savant n'eût pas l'amertume de se séparer d'une collection indispensable encore à ses études. Il ne s'agit pas de lui offrir un secours que, dans son indépendance un peu rude, il refuserait, mais de lui assurer, au moyen de crédits de l'enseignement supérieur, comme on l'a fait pour Pasteur, la possibilité de poursuivre ses observations, sous la forme ou d'une pension ou de frais de laboratoire, ou de la façon la plus ingénieuse qu'on voudra. Monsieur le Ministre, permettez-moi de vous demander d'agir promptement.

30 juillet, le ministre Gaston Doumergue répond. *[...] Je croyais, d'ailleurs, que l'Académie des Sciences et l'Association des amis des Sciences s'intéressaient à M. Fabre d'une façon toute particulière et mettaient à sa disposition des subventions suffisantes pour lui permettre de poursuivre ses travaux avec toute la quiétude nécessaire. Aussi ai-je été fort surpris d'apprendre, par votre dépêche, que sa situation confine à la misère. [...] Mais, l'appel ému que vous m'avez adressé me suggère le seul moyen que j'aie de remédier à l'infortune de ce savant.*

Je suis donc prêt à accorder à M. Fabre sur le crédit des encouragements aux gens de lettres une somme de mille francs qui sera ordonnancée dès que vous m'en exprimerez le désir.

En août, le conseil général du Vaucluse décide de lui attribuer une rente annuelle de 500 francs.

1909

Le docteur Legros prépare le jubilé de Fabre. Edmond Rostand lui écrit en novembre 1909 : *Je suis, monsieur, non seulement touché, mais encore et surtout très heureux que vous ayez songé à me comprendre dans les amis qui veulent fêter Henri Fabre. Merci d'avoir cru que mon nom servirait votre initiative. Les Souvenirs entomologiques m'ont depuis longtemps introduit dans la familiarité de ce génie charmant, ému et pro-fond. A son tour, Maurice Maeterlink répond : Vous me comblez de joie et vous me faites le plus grand honneur en permettant que mon nom soit inscrit parmi ceux du comité qui se propose de célébrer le jubilé de Henri Fabre.*

1910

Romain Rolland écrit en janvier : *Vous ne pouvez pas savoir le plaisir que vous m'avez fait, en me demandant de m'associer à la glorification de J.-H. Fabre. Il est un des Français que j'admire le plus. La patience passionnée de ses géniales observations me ravit, à l'égal des chefs-d'œuvre de l'art.*

3 avril, Jubilé à l'Harmas où les savants vinrent peu nombreux, selon le docteur Legros, attirés par les manifestations somptueuses de l'inauguration du Musée océanographique de Monaco. L'Académie des Sciences de Stockholm lui décerne ce jour sa plus haute distinction, la médaille de Linné.

L'Harmas

Situé à Sérignan-du-Comtat (Vaucluse), l'Harmas – friche en provençal –, où Jean-Henri Fabre vécut les 36 dernières années de sa vie, est aujourd'hui propriété de l'État, gérée par le Muséum d'Histoire naturelle (MNHN).

Le domaine d'un hectare inclut un jardin botanique où sont cultivées 500 variétés d'arbustes et de plantes méditerranéennes, un potager et une petite serre. Le bâtiment – le mas – comprend l'appartement qu'occupait J.-H. Fabre et sa famille. Y est adossée une aile, construite en 1880, où est installé son cabinet de travail ; le tout est conservé dans l'état de son occupation par son ancien propriétaire.

Devenu musée, le site est ouvert et reçoit un public nombreux. Le cabinet contient une bibliothèque imposante, une partie du matériel et des ustensiles utilisés – et imaginés souvent – par Fabre pour ses recherches et ses observations, des vitrines qu'il avait fait aménager par le menuisier du village.

Dans ces dernières, outre deux courriers de Charles Darwin, on peut découvrir plusieurs collections : herbarium de plantes de France méridionale et de Corse, des cartons d'insectes, une partie de ses nombreuses publications et surtout une étonnante série de 600 planches d'aquarelles de champignons peintes par le grand naturaliste.



L'Harmas : vue extérieure et le cabinet de travail. © Muséums d'Histoire naturelle PACA.

1911

L'année qui suivit son jubilé, il se vendit plus de *Souvenirs entomologiques* qu'il n'en avait vendu en vingt ans.

Proposé pour le prix Nobel de Littérature, il ne fut pas retenu par l'académie suédoise. Troublé par les vers d'Edmond Rostand : *France, compteras-tu sur un geste suédois*

*Lorsqu'un auguste seuil, peut-être se délabe ?
Tu ne peux ignorer la vieillesse de Fabre,
Et que tu n'as pas fait pour lui ce que tu dois.*

Des dons affluent à l'Harmas que Fabre retourne ou donne aux pauvres de Sérignan.

C'est à ce moment-là que le gouvernement se décide à lui accorder une pension de 2000 francs.

1912

13 juillet, son épouse Marie-Joséphine décède et Fabre est à nouveau veuf.

1913

Sous la pression des zoologistes, on l'évinça de la liste des futurs membres de l'Académie des sciences.

Le 5 août, visite du ministre Joseph Thierry accompagné de son chef de cabinet et du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-arts.

Le 14 octobre, Raymond Poincaré, président de la République, vient en personne honorer Fabre de sa visite. La multiplicité de ces visites fait que la population a un autre regard sur Fabre qui auparavant suscitait l'hilarité en consacrant son existence aux insectes.

1914

La guerre est déclarée. Fabre voit partir aux fronts ses gendres, son fils et le docteur Legros. Affaibli, il est soigné par sa fille Aglaé et par sa sœur Adrienne, une religieuse.

1915

Jean-Henri Fabre doit garder le lit à cause de ses crises d'urémie.

Le 11 octobre 1915, il meurt à l'Harmas à l'âge de 91 ans. Il est enterré dans la tombe familiale à Sérignan.

Fabre fit graver sur sa tombe deux phrases en latin ; une de Sénèque : *Quos periisse putamus praemissi sunt* (ceux que nous croyons perdus ont été envoyés en avant) ; une de lui-même : *Minime finis sed limen vitae excelsioris* (la mort n'est pas une fin mais le seuil d'une vie plus haute). ■

► Remerciements

Ce dossier a été réalisé grâce au concours actif de plusieurs soutiens. Outre Jean-Pierre Jaubert, auteur de la biographie, la rédaction tient à remercier MM. Alain Barnicaud et Sylvestre Clap (Palais du Roure, Ville d'Avignon, Vaucluse) pour le prêt d'image et l'autorisation de sa publication, M. Joseph Jacquin Porretaz, (le Naturoptère, Ville de Sérignan-du-Comtat, Vaucluse) ; merci enfin à Michel Boutin, efficace et toujours disponible, pour ses conseils et le traitement de l'image faisant la couverture de ce numéro.

17, rue Louis Comte
F-05000 Gap
jaubert.jean-pierre@orange.fr